



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Histoire(s) globale(s) convergences et inégalités

David, T., Richard, A.I., Singaravélou, P.

Citation

David, T., R., A. I., S., P. (2022). Histoire(s) globale(s): convergences et inégalités. *Monde(S)*, 21, 117-135. doi:10.3917/mond1.221.0117

Version: Publisher's Version

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3391010>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).



HISTOIRE(S) GLOBALE(S) : CONVERGENCES ET INÉGALITÉS

[Thomas David](#), [Anne-Isabelle Richard](#), [Pierre Singaravélou](#), Conversation avec [Sven Beckert](#), [Elisabeth Dikizeko](#), [Ali Raza](#), [Barbara Kirsi Silva](#), [Jos Gommans](#), Traduit par [Marion Beetschen](#)

Presses universitaires de Rennes | « [Monde\(s\)](#) »

2022/1 N° 21 | pages 117 à 135

ISSN 2261-6268

ISBN 9782753586987

DOI 10.3917/mond1.221.0117

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-mondes-2022-1-page-117.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Rennes.

© Presses universitaires de Rennes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Histoire(s) globale(s) : convergences et inégalités

Thomas David

Université de Lausanne

Anne-Isabelle Richard

Université de Leyde

Pierre Singaravélou

King's College, Londres,

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, SIRICE

Conversation avec

Sven Beckert

Université de Harvard

Elisabeth Dikizeko

Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Ali Raza

Lahore University of Management Sciences, Pakistan

Barbara Silva

Université Alberto Hurtado, Chili

Jos Gommans

Université de Leyde

Traduit par Marion Beetschen

Au cours de ces vingt dernières années, l'histoire globale a connu un essor considérable, rompant avec les approches historiques traditionnelles qui privilégiaient le cadre national et adoptaient très souvent une perspective eurocentrique. Ce discours triomphaliste ne doit toutefois pas occulter les spécificités locales et nationales de ce champ de recherche, qu'elles soient épistémologiques, institutionnelles, thématiques ou historiographiques, ni les obstacles disciplinaires, politiques, et économiques auxquels sont confrontés les chercheurs :

« global history faces many epistemological and methodological tests, and also political pushback¹ ».

Dans le cadre de ce numéro spécial de *Monde(s)*, il nous a semblé important de poursuivre cette réflexion sur l'état des lieux intellectuel et institutionnel de l'histoire globale. Pour rendre cette conversation réellement globale, nous avons essayé d'inviter

1 Sven Beckert, Dominic Sachsenmaier, « Introduction », in Sven Beckert, Dominic Sachsenmaier (dir.), *Global History, Globally. Research and Practice around the World*, London, Bloomsbury, 2018, p. 14.

des collègues de toutes les régions du monde. Cela n'a pas été facile : certains collègues auxquels nous nous étions adressés ont dû décliner notre proposition car la pandémie avait rendu leurs conditions de vie et de travail extrêmement précaires. Il fallait en outre que les intervenants appartiennent à différentes générations et possèdent des statuts académiques variés. Il convenait de ne pas avoir uniquement le point de vue de professeurs, ou même d'enseignants-chercheurs titulaires, mais de donner également la parole à une doctorante qui puisse nous faire partager son point de vue sur les opportunités, mais aussi sur les difficultés de rédiger une thèse en histoire globale. Nous avons aussi été attentifs à l'équilibre de genre. Enfin, nous voulions que les participants à cette conversation aient des objets de recherche qui ne se recoupent pas afin de donner à voir de multiples approches. Nous avons eu beaucoup de chance : les quatre historiennes et historiens qui ont accepté d'échanger pendant six mois sur leur vision de l'histoire globale et sur les singularités et l'évolution de cette spécialité dans leur pays et région, ont conféré une dimension véritablement mondiale à cette conversation. Barbara Silva est professeure à l'université Alberto Hurtado au Chili. Elle est spécialiste de l'histoire des sciences et des techniques, en particulier de l'astronomie, durant la Guerre froide². Elle adopte

2 Barbara Silva, *Astronomy at the Turn of the Twentieth Century in Chile and the United States. Chasing*

une perspective globale, ayant d'abord travaillé sur l'Amérique latine et les États-Unis et s'intéressant maintenant aux circulations dans l'hémisphère sud. Elizabeth Dikizeko, doctorante en histoire de l'Afrique à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, prépare une thèse sur la circulation du panafricanisme entre le Ghana et le Congo-Kinshasa de 1958 à 1966. Elle est aussi responsable de la collection « Histoire contemporaine et sciences politiques » aux éditions du CERDAF. Sven Beckert est professeur d'histoire à l'université d'Harvard et a publié de nombreux travaux en histoire globale, en particulier son ouvrage *Empire of Cotton*³. Il rédige actuellement une histoire globale du capitalisme. Ali Raza, professeur d'histoire à l'université de « Management Sciences » de Lahore au Pakistan, travaille sur l'histoire sociale et intellectuelle de l'Asie du Sud, ainsi qu'en témoigne son récent ouvrage *Revolutionary Pasts: Communist Internationalism in Colonial India*⁴.

Les participants à cette conversation s'accordent à souligner la diversité des pratiques et des définitions, tout en reconnaissant que l'une des spécificités de l'histoire globale réside dans l'accent mis sur les connexions

Southern Stars (1903-1929), New York, Palgrave Macmillan, 2019.

3 Sven Beckert, *Empire of Cotton: A Global History*, New York, Alfred A. Knopf, 2014.

4 Ali Raza, *Revolutionary Pasts: Communist Internationalism in Colonial India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

et les interactions au-delà des frontières. Ils soulignent de conserve la nécessité de s'intéresser, à l'avenir, aux circulations des hommes, des idées, des marchandises entre les régions du Sud et pas uniquement entre ces derniers et les pays occidentaux. Chacun à sa manière entend replacer la question des inégalités au cœur de l'histoire globale.

Les historiographies dites globales (histoires mondiales, connectées, impériales, transnationales, etc.) permettent en effet de mieux comprendre la généalogie des inégalités entre les différentes régions de la planète. Elles nous rappellent également que la parenthèse de l'hégémonie occidentale a été relativement courte (fin XVIII^e – fin XX^e siècles) et qu'elle est en train de se refermer – si ce n'est déjà fait. Il n'en demeure pas moins que de fortes inégalités de conditions de production de l'histoire globale subsistent. La première condition semble être d'ordre politique. Ces historiographies, fondées sur l'étude des circulations et des interactions, se sont épanouies dans les démocraties libérales tandis que les régimes autoritaires aux quatre coins du monde se focalisent sur la promotion du récit national. La situation économique apparaît en outre déterminante. En effet, l'écriture de l'histoire globale s'avère presque un luxe pour les chercheurs des pays les plus riches (Europe de l'Ouest, Amérique du Nord, Australie, Japon, Singapour, etc.), même s'il existe de fortes inégalités au sein de chaque région et même au sein de chaque

pays. En effet, ce domaine de recherches, davantage que les histoires locale, régionale et nationale, nécessite des moyens financiers conséquents, principalement pour consulter des archives à l'étranger et pour avoir accès à l'historiographie la plus récente, même si la littérature est de plus en plus disponible en *open access*.

Enfin, les participants ont relevé que, pour tenter de remédier à ces inégalités, les collaborations entre chercheurs des quatre coins du monde étaient indispensables. D'ailleurs, la conversation se conclut par la présentation d'un tel partenariat. Jos Gommans, professeur d'histoire coloniale et globale à l'université de Leyde et spécialiste des rencontres entre l'Europe et l'Asie à l'époque moderne, décrit en effet les projets qui ont visé, depuis 2000, à rendre disponibles les très riches archives de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales aux chercheurs du Sud. Des partenariats ont été conclus entre institutions archivistiques et académiques des Pays Bas, de l'Afrique du Sud et des pays asiatiques ; près de 150 étudiants et doctorants d'Asie et d'Afrique ont été formés au dépouillement et à l'interprétation des archives coloniales hollandaises. Cette collaboration a débouché sur la numérisation de la plupart des archives et la publication de nombreux travaux novateurs mettant l'accent sur les interactions de la Compagnie avec les sociétés asiatiques et africaines.

Conversation avec Sven Beckert, Elisabeth Dikizeko, Ali Raza et Barbara Silva

Quel statut a l'histoire globale dans le monde académique de votre pays/région (programmes d'études, chaires, revues, lectures clés recommandées aux étudiants) ?

Barbara Silva : Comme c'est le cas à travers le monde, un certain nombre de chercheurs – et d'étudiants – se réclament de l'histoire globale au Chili et en Amérique latine. J'entends par là que si ces personnes déclarent travailler sur l'histoire globale, on peut se demander s'il s'agit réellement d'histoire globale ou plutôt d'une histoire connectée, transnationale, croisée, etc., car l'histoire globale est un concept dynamique et, d'une certaine manière, ambigu. Dès que les gens étudient des lieux différents de leur pays d'origine, ils pensent – peut-être à cause d'une conception erronée – faire de l'histoire globale... Mais nous devrions nous entendre sur le fait que l'histoire globale va plus loin que le simple dépassement des frontières nationales.

En ce qui concerne les programmes d'études, il n'y a pas beaucoup de cours en histoire globale. Certains cursus comportent des cours en histoire transnationale (ou des approches transnationales de l'histoire), mais il n'y a pas de cours d'histoire globale en tant que tels ; pas que je me souviens. Il est toutefois

intéressant de constater que, dans la région, un cours d'histoire de l'Amérique latine ne sera jamais considéré comme de l'histoire globale – ni même relevant de l'histoire globale ; pareil pour un cours d'histoire européenne ou des États-Unis. Ces enseignements sont considérés comme de l'histoire « mondiale », mais pas nécessairement globale, ce qui restreint les sujets pouvant être considérés comme de l'histoire globale. D'un autre côté, cela souligne l'importance des circulations ainsi que de la présence simultanée de plusieurs lieux différents comme conditions du « global » ; on ne peut pas s'intéresser à une seule région du Tiers-monde. Je ne sais pas si la situation est similaire dans d'autres endroits.

Il existe un paradoxe fascinant en ce qui concerne l'étude de l'histoire globale au Chili : presque tous les auteurs qu'on fait lire à nos étudiants en histoire globale sont états-uniens ou européens⁵. Il existe très peu de littérature provenant d'Amérique latine sur l'histoire globale, ce qui est tout de même assez absurde⁶.

5 Par exemple Sebastian Conrad, *What is Global History?*, Princeton, Princeton University Press, 2016 ; Lynn Hunt, *Writing History in the Global Era*, New York, Norton, 2014.

6 Stefan Rinke, *América Latina y la Primera Guerra Mundial, Una historia global*, Mexico, FCE 2019 ou, pour ce qui est du Chili, Tanya Harmer y Alfredo Riquelme, *Chile y la Guerra Fría Global*, Santiago de Chile, RIL, 2014.

Ali Raza : L'histoire, en tant que discipline, est dominée par l'histoire nationale dans la plupart des universités pakistanaïses et régionales. L'histoire globale reste ainsi un sous-domaine encore naissant et en développement au Pakistan et dans la région plus largement. Nous sommes encore loin d'avoir des chaires ou des revues établies en matière d'histoire globale – du moins au Pakistan.

Ceci dit, ce qui passe pour de l'histoire globale – lorsqu'elle est explicitement revendiquée en tout cas – est souvent de l'histoire internationale plus axée sur l'histoire d'autres pays/régions que sur des questions (ainsi que l'a exprimé Barbara) de connexions et de circulations qui dépassent, traversent et transcendent les frontières nationales. En ce sens, l'histoire globale, telle que je la conçois, n'a pas encore pris son envol en tant que sous-discipline spécifique. Dans la continuité de ses origines au XIX^e siècle et de ses hésitations postcoloniales, la discipline moderne de l'histoire au Pakistan reste plus ou moins « nationale ».

Mais cela n'est dû ni à de l'incompétence ni à de l'ignorance. De bonnes raisons expliquent le fait que l'étude de l'histoire soit encore orientée vers des questions de niveau « national » : elles sont parmi les questions les plus pressantes dans notre contexte sud-asiatique. En effet, l'établissement d'une histoire nationale (ou nationalisée) est depuis longtemps l'une des missions éducatives

les plus importantes en Inde, au Pakistan et au Bangladesh – elle-même issue d'un héritage compliqué de luttes anticoloniales et de conflits intercommunautaires et fratricides. Les historiens dissidents et non-nationalistes n'ont guère d'autre choix que d'étudier les héritages coloniaux et la construction des mythes nationaux. L'écriture de ces histoires est conditionnée par les enjeux nationaux du temps présent, qui remettent en question la pertinence des questions et des cadres de l'histoire globale dans les « post- » colonies.

Elisabeth Dikizeko : Ali l'a souligné : il est important de s'interroger sur les enjeux qu'implique la recherche en histoire globale à l'époque postcoloniale, mais aussi coloniale. Sans épiloguer sur la diversité des courants pouvant se reconnaître dans le champ de l'histoire globale (histoire connectée, histoire transnationale/transcontinentale, histoire croisée), je veux évoquer ici la façon d'appréhender l'histoire globale depuis l'Afrique ou depuis les centres de production de savoirs sur les mondes noirs/africains.

Historiquement, l'expérience noire s'insère dans le phénomène de la globalisation par les différentes traites, la colonisation et l'essor du capitalisme global. Les traites ont tracé une multiplicité de circuits et de zones géographiques où se sont constituées des diasporas africaines et des formes variées de l'identité noire. Par conséquent, l'intérêt des chercheurs africains et afro-descendants

pour le processus de globalisation est intrinsèquement lié à cette histoire⁷.

L'une des réflexions les plus importantes sur le rapport entre l'Afrique et le monde fut celle développée par l'historien et militant panafricaniste W.E.B Du Bois en 1947⁸. Son travail, à la fois universitaire et politique, a nourri la génération des chercheurs africains qui, après les premières décolonisations, ont développé une approche transnationale et pluridisciplinaire de l'histoire africaine, ceci dès la création du premier institut d'études africaines en Afrique (Accra, 1963). Il faut dire que l'idéologie politique prônée au Ghana par Kwame Nkrumah participe à consolider cette démarche méthodologique où une importance fut accordée aux interconnexions et aux circulations. Il fallait impliquer les sciences sociales dans la cause panafricaine⁹.

7 Isidore Okpewho, Carole Boyce Davies, Ali Al'Amin Mazrui (dir.), *The African Diaspora: African Origins and New World Identities*, Bloomington, Indiana University Press, 2001 ; Joaquim Goma-Thethet, *Histoire des relations entre l'Afrique et sa diaspora*, Paris, L'Harmattan, 2012 ; Toyin Falola, *The African Diaspora: Slavery, Modernity and Globalization*, Rochester, University of Rochester Press, 2013.

8 W.E.B. DuBois, *The World and Africa: An Inquiry into the Part which Africa Has Played in World History*, New York, The Viking Press, 1947.

9 Kwame Nkrumah, *The African Genius: Speeches Delivered by Osagyefo Dr. Kwame Nkrumah at the Opening of the Institute of African Studies*, 25 October 1963, Accra, Government Printer, 1963 ; Jean Allman, « Kwame Nkrumah, African Studies, and the Politics of Knowledge Production in the Black Star of Africa », *The International Journal of Historical Studies*, vol. 46, n° 2, 2013, p. 181-203 ; Sabelo J. Ndlovu-Gatsheni, « Le

La création du Codesria (Conseil pour le développement des sciences sociales en Afrique) en 1973 joue un rôle important dans la définition d'un savoir sur l'Afrique pensé pour l'Afrique depuis Dakar. L'organe consolide son « paradigme panafricain des sciences sociales¹⁰ » en adoptant une visée et en construisant des relations académiques avec l'Amérique latine, les Caraïbes et l'Asie¹¹.

En introduisant le concept de *Global Africa* (Afrique globale), également travaillé par les rédacteurs des nouveaux volumes de l'Histoire générale de l'Afrique au sein de l'Unesco et par le *Contemporary Journal of African Studies of the University of Ghana* (CJAS), les historiens africains marquent un tournant épistémologique important et proposent une relecture de l'histoire qui rompt avec la perspective binaire et réductrice des relations entre l'Afrique et ses diasporas.

Sven Beckert : L'histoire globale est un domaine dynamique des études historiques

long tournant décolonial dans les études africaines. Défis de la réécriture de l'Afrique », *Politique africaine*, n° 161-162, 2021, p. 449-472.

10 Ernest Wamba Dia Wamba, « Séance d'ouverture », *Bulletin du Codesria*, n° 4, 1993, p. 2.

11 Olukoshi Adebayo, Nyamnjoh Francis, « CODESRIA : 30 years of Scholarly Publishing », *Africa Media Review*, vol. 14, n° 1-2, 2006, p. 17-26 ; Martin Mourre, « Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), ou la volonté de savoir en Afrique pour l'Afrique. Naissance et évolution d'une institution panafricaine », *Histoire de la recherche contemporaine*, vol. 8, n° 2, 2019, p. 189-199 [<https://doi.org/10.4000/hrc.3621>] (consulté en janvier 2022).

aux États-Unis. Elle occupe une place modeste mais croissante au sein des cursus d'études, est à l'origine de nombreuses recherches et a donné lieu à un important corpus d'ouvrages lus par nombre d'étudiants – même ceux pour lesquels l'histoire globale ne constitue pas un intérêt en tant que tel. Certaines universités annoncent des postes à pourvoir en histoire globale et la plupart des principaux départements d'histoire comptent désormais au moins un collègue se revendiquant de l'histoire globale. Les étudiants portent un intérêt aux cours dispensés par les enseignants en histoire globale, effectuent des thèses de doctorat dans ce domaine, et quelques ouvrages d'histoire globale sont même devenus des best-sellers – c'est-à-dire qu'ils sont lus par un large public, au-delà du monde académique. Dans ce domaine, les articles sont très recherchés par les revues en histoire et plusieurs éditeurs importants du monde académique ont commencé à publier des séries d'ouvrages consacrés à la recherche en histoire globale. Ainsi que l'ont souligné Barbara et Ali, la définition exacte de cette approche fait l'objet de débats et de dissensions. Certains chercheurs préfèrent s'identifier à l'histoire mondiale, internationale ou encore transnationale. L'histoire globale n'est pratiquement jamais l'étude de l'histoire du monde entier. Comme Barbara l'a suggéré, elle porte généralement sur une question historique précise, fait abstraction des frontières nationales et sélectionne un

cadre géographique approprié aux questions traitées.

Vous relevez toutes et tous le fait que la définition de l'histoire globale fait débat. Au-delà de ces questions de définition, quelles sont les thématiques prédominantes et actuellement émergentes en histoire globale dans votre pays/région ?

Sven Beckert : L'histoire globale s'est développée de façon tellement intense aux États-Unis qu'il est très difficile de généraliser sur ce point. Des études sont menées par exemple en histoire économique globale, en histoire de l'esclavage, en histoire intellectuelle ou en histoire ouvrière. L'histoire des marchandises a également son importance, combinant souvent des questions d'histoire économique, sociale et culturelle. Certains chercheurs se penchent sur l'histoire des océans, explorent des espaces tels que l'Océan Indien, et en viennent à comprendre des processus comme celui de l'industrialisation d'un point de vue global. L'histoire nationale des États-Unis elle-même est toujours plus largement perçue en des termes globaux. Aujourd'hui, par exemple, l'histoire coloniale de l'Amérique du Nord est généralement appréhendée dans le cadre d'un contexte atlantique plus large, le cadre du « second esclavage » (*second slavery*) est pris en compte dans la compréhension de l'esclavage du XIX^e siècle, et les écrits sur

l'émergence de l'État-providence au xx^e siècle sont interprétés dans un contexte global.

L'une des grandes forces de l'histoire globale aux États-Unis réside dans sa diversité : elle traite une multitude de questions, s'intéresse à de nombreuses périodes historiques différentes et déploie des méthodes variées. Je la conçois comme une « façon de voir » spécifique ; une manière de percevoir qui ne s'arrête pas aux frontières des États-nations modernes. De plus – et surtout – l'histoire globale embrasse l'idée qu'il n'y a qu'une seule et même communauté humaine.

Barbara Silva : Je pense que les travaux sur la ou les « circulation(s) » se sont assez largement répandus. Il ne s'agit peut-être pas d'histoire globale en soi, mais elles impliquent une dimension globale qui me semble être liée à l'histoire mondiale telle qu'elle est en vogue ici : circulation des idées, des personnes, des objets, etc. Ces déplacements, quoiqu'ils concernent – des éléments vivants ou non – sont analysés à travers les transformations et les appropriations dont l'élément concerné fait l'objet au sein des différentes cultures dans le monde et à chaque étape de sa circulation. Cette méthode est mobilisée par différents domaines tels que l'histoire des sciences, l'histoire culturelle, la culture matérielle, l'étude des religions, le socialisme ou le communisme, etc.

Par ailleurs, l'intention de transformer la relation ou de changer de point de vue

revient également de manière récurrente. Si les historiens s'intéressaient, il y a quelques décennies, à la manière dont les phénomènes nord-atlantiques influençaient l'Amérique latine, il me semble que nous sommes aujourd'hui plus nombreux à nous intéresser à la façon dont l'Amérique latine – au travers de ses logiques, de ses perspectives, de ses connaissances ou encore de sa culture – a influencé les dynamiques nord-atlantiques ; sans pour autant mettre de côté ou rejeter l'idée qu'il existe des rapports de force inégaux, bien sûr. Et je crois que cette approche est féconde, ou tout au moins qu'elle éclaire des champs de l'histoire qui étaient hors de notre portée depuis longtemps¹².

Il me semble qu'une autre thématique devrait encore émerger, surtout si l'on souhaite vraiment travailler au niveau global (et j'avoue que c'est un intérêt personnel) : les relations Sud-Sud, qui ont à peine été explorées jusque-là. Les relations entre l'Amérique latine et l'Afrique ou l'Océanie ont été très peu étudiées et cela me semble extrêmement intéressant, voire plus : nécessaire.

Elisabeth Dikizeko : Je suis d'accord avec Barbara. L'un des thèmes qui émerge est l'histoire des relations entre les pays du Sud. Ici, plus particulièrement, on s'intéresse à l'histoire du continent africain et à

¹² Voir par exemple le numéro spécial de *Unisinos*, 23 février 2019, édité par Rafael Gaune and Antonella Romano « Fragmentos de un mundo en tránsito entre América y Europa. Experimentos desde Chile ».

toutes les régions d'implantation des Noirs hors d'Afrique. L'histoire du panafricanisme et l'histoire des diasporas sont les thèmes phares de l'histoire globale en Afrique ; sans se circonscrire au monde atlantique, les nouvelles études portent également sur les diasporas africaines de l'Océan Indien, du Proche- et Moyen-Orient et de l'Asie. Sont travaillées la circulation des idées de la « radicalité politique noire¹³ », les circulations des militants, les pratiques dites de retour et de rapatriement vers l'Afrique, également popularisées par le projet de l'année du retour lancé par le gouvernement du Ghana en 2019. Depuis cette date, le département d'histoire de l'université de *Cape Coast* au Ghana consacre un symposium à cette thématique afin de développer de nouvelles réflexions sur les enjeux de mémoire entre les Africains et les personnes d'ascendance africaine¹⁴, ainsi que sur la circulation de la

musique, des danses, des spiritualités, des syncrétismes religieux (rumba, capoeira, vaudou, santeria...), les pratiques de résistance (quilombo), de soins et des cultures (histoire des plantes, de la pharmacopée, des aliments, des cuisines).

Ali Raza : Ainsi que l'a fait remarquer Barbara, dans la mesure où l'histoire globale est en train d'émerger comme cadre englobant, je pense que les connexions/circulations régionales et internationales constituent une thématique importante. Je pense en particulier aux flux migratoires – qui ne sont pas strictement limités à l'histoire mais s'étendent également à la sociologie, la science politique, l'anthropologie, les études du développement, etc. Au vu de l'ampleur et de l'expansion des communautés de migrants d'Asie du Sud à travers le monde, cette question semble être particulièrement opportune et urgente. Cette orientation recoupe en ce sens un grand nombre des thématiques identifiées par Elisabeth et je m'attends à ce que, dans les années à venir, elle se développe davantage. Enfin, je me demande si la catastrophe du changement climatique anthropique – imminente – ne va pas nous pousser, tous et toutes, à penser en termes d'histoire globale (si ce n'est planétaire). Peut-on se permettre de ne pas le faire ? Car même si nous reconnaissons qu'il n'existe, comme l'a souligné Sven, qu'une seule et même communauté humaine, l'histoire globale soulève également des questions fondamentales

13 Ronald J. Stephens, Adam Ewing (dir.), *Global Garveyism*, Gainesville, University Press of Florida, 2019 ; « AHR Conversation: Black Internationalism », *The American Historical Review*, vol. 125, n° 5, 2020, p. 1699-1739.

14 Voir également Florence Mahoney, *The Liberated Slaves and the Return to Africa. From the Slave Trade to the Challenge of Development* [Gambia], 2001 ; Nadia Yala Kisukidi, « Du retour : philosophies de la diaspora », Séminaire université Paris 8, 2020-2021. Le thème du rastafarisme a toujours du succès : Carmen White, « Living in Zio: Rastafarian Repatriates in Ghana, West Africa », *Journal of Black Studies*, vol. 37, n° 5, 2007, p. 677-709 ; Giulia Bonacci, *Exodus! L'histoire du retour des Rastafariens en Ethiopie*, Paris, L'Harmattan, 2008 ; Monique Bedasse, *Jah Kingdom: Rastafarians, Tanzania and Panafricanism in the Age of Decolonization*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2017.

quant aux inégalités qui se sont fabriquées historiquement au sein de cette communauté. Il s'agit d'une préoccupation majeure en ce qui concerne l'(in)justice climatique et les compensations climatiques pour les pays et communautés vulnérables. C'est pourquoi je pressens que l'histoire globale deviendra de plus en plus adéquate et pertinente pour ce qui est du Sud, non seulement parce qu'elle nous rappellera comment nous en sommes arrivés là, mais aussi parce qu'elle mettra en évidence l'inadéquation des perspectives nationales/nationalistes.

Dans quelles conditions sont effectuées les recherches en histoire globale dans votre pays/région (financements, accès aux archives) ?

Barbara Silva : Où que l'on soit basé, me semble-t-il, les conditions pour faire de l'histoire globale sont difficiles. Lorsque l'on parle de « faire de la recherche en histoire globale », on évoque l'éventualité d'explorer des archives étrangères (car les archives numériques restent encore très limitées). Or, voyager depuis le Chili est coûteux, sitôt que l'on va au-delà de l'Amérique latine. Il n'existe pas beaucoup de subventions au Chili pour les sciences humaines – c'est une réalité récurrente de par le monde. Une agence étatique (ANID) propose des bourses pour lesquelles une demande peut être déposée une fois par an. Cette demande doit se faire sur la base

d'un projet solide évalué par trois pairs. C'est très compétitif, mais si la bourse est accordée, elle permet de financer sa recherche pendant 3 ou 4 ans, y compris les voyages de recherche.

C'est donc la meilleure option pour faire de la recherche en histoire globale. Il est extrêmement rare d'avoir accès à d'autres types de bourses. Les universités ici n'offrent que de petites bourses de recherche – lorsqu'elles sont accessibles aux sciences humaines –, qui ne sont pas suffisantes pour travailler en histoire globale à partir du Chili.

Il est malheureusement presque impossible pour les étudiants d'avoir accès à des fonds pour effectuer des recherches en histoire globale. Les doctorants peuvent éventuellement avoir quelques possibilités, mais elles restent rares et difficiles d'accès. Il n'est donc pas facile pour les étudiants d'envisager une recherche globale, non seulement à cause des financements mais aussi parce que les directeurs de thèse les informent peu sur les archives étrangères ou les bourses internationales qui existent.

Elisabeth Dikizeko : Les conditions de la recherche sont très difficiles en Afrique¹⁵. Depuis les années 1970, les plans

¹⁵ Unesco, Conférence générale, 28^e session, « Effets des ajustements structurels sur l'éducation et la formation », Paris, 1995 [https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000101383_fre] (consulté en janvier 2022). Voir également Bassirou Bonfoh, « Les défis du financement de la recherche en Afrique », 16 novembre 2016 [https://www.scidev.net/afrique-sub-saharienne/

d'ajustements structurels ont eu des effets sur le budget des États africains, les obligeant à opérer des coupes drastiques sur les parts allouées au secteur de l'éducation et de la recherche. Même si certains pays (Afrique du Sud, Kenya, Égypte, Tanzanie, Nigeria et Éthiopie) parviennent à contribuer à hauteur de 1 % de leur PIB pour la recherche, on observe, de façon générale, une crise des modes de financement qui engage également la responsabilité de décideurs en manque de stratégies académiques et politiques. Outre le problème du manque de moyens, se posent également des questions d'ordre institutionnel et scientifique. La limitation des libertés académiques et le manque d'infrastructures impactent la qualité scientifique.

Même un organe comme le Codesria, qui a pourtant réussi à diversifier ses partenaires économiques, a dû adapter ses orientations scientifiques au marché académique global. Faute de moyens, le Codesria n'emploie aucun chercheur statutaire¹⁶. Mais cette institution établit des partenariats avec les chercheurs africains issus des meilleurs départements d'études du continent et avec des chercheurs afro-descendants qui partagent sa conception historiographique de l'histoire africaine et qui sont généralement affiliés aux

universités occidentales. Les partenariats et le développement des réseaux permettent de mutualiser les ressources humaines.

Toutefois, rares sont les chercheurs africains qui ont la possibilité de se voir financer des études dans des centres d'archives et terrains situés sur plusieurs continents pour étudier un objet « global ». Cette réalité matérielle restreint forcément le choix des sujets en privilégiant les espaces de déploiement accessibles de l'objet d'étude. Cela explique probablement l'intérêt pour l'histoire des circulations.

Ali Raza : C'est assez simple : les conditions sont difficiles, voire carrément impossibles. Les financements sont toujours une question cruciale car les universités du Pakistan et de la région sont à cours de liquidités. Les universités publiques, en particulier, manquent souvent de fonds de recherche suffisants, en particulier pour les sciences humaines, étant donné qu'elles ne sont pas considérées comme essentielles aux objectifs de « développement » fixés par l'État. La majorité des fonds sont attribués aux domaines des sciences et des technologies. Cela dit, je suppose que la situation est similaire dans la plupart des pays.

Néanmoins, l'histoire globale a besoin, encore plus que des financements, de la possibilité d'obtenir des visas. Pour peu qu'on ait la malchance d'être détenteur d'un passeport du Tiers-monde, et surtout si l'on vient

opinions/les-defis-du-financement-de-la-recherche-en-afrique/] (consulté en janvier 2022).

16 M. Mourre, « Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) », *op. cit.*

d'un pays musulman, l'histoire globale se résume à une quête vaine. En tant que chercheur pakistanais par exemple, c'est excessivement coûteux et cela prend beaucoup de temps de faire une demande de visa pour aller travailler dans des archives ou faire une conférence. Nos questions de recherche sont donc aussi déterminées par le type de régime de visa auquel nous sommes soumis. En tant que chercheur pakistanais, c'est quasiment impossible d'avoir accès aux archives indiennes qui nous permettent d'écrire sur notre passé commun. Les chercheurs des pays industrialisés sont rarement amenés à réfléchir à ces questions, sans parler d'y être confrontés – à l'exception probable des chercheurs travaillant sur la Chine. Pour dire les choses de manière explicite, il existe un fort lien entre le privilège blanc (celui du passeport) et la capacité, les moyens ou la possibilité de faire de l'histoire globale.

Sven Beckert : La généralisation est impossible sur cette question. La discipline de l'histoire en tant que telle ne se porte pas très bien dans les universités américaines. Le marché du travail est en piteux état, les postes de doctorants disparaissent rapidement et c'est difficile de trouver des financements pour la recherche en histoire. Les financements publics sont très limités et peu de fondations privées axent leurs activités sur le soutien à la recherche en histoire. Dans ce contexte, le développement de n'importe

quel domaine de l'histoire, y compris celui de l'histoire globale, est compliqué.

Ceci dit, en comparaison avec les situations décrites par Ali, Barbara et Elisabeth, les États-Unis comptent probablement toujours plus d'historiens que toute autre partie du monde. Ce pays a des universités extraordinairement riches et l'histoire y a pris une orientation exceptionnellement globale au cours des cinquante dernières années. Le corps professoral de toutes les universités américaines principales, à peu d'exceptions près, comprend des historiens étudiant la quasi-totalité des principales régions du monde, une condition préalable à l'histoire globale puisque cela permet des échanges entre les spécialistes des différentes aires culturelles ainsi que la formation d'étudiants possédant une expertise sur plus d'une région du monde. Les États-Unis entretiennent également une longue tradition d'enseignements en histoire mondiale (*World History*), qui alimente la recherche en histoire globale.

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, les inégalités au niveau mondial ont un impact très conséquent sur la structure de l'histoire globale. Ces inégalités s'appliquent également aux historiens au sein même des États-Unis : alors que certains chercheurs ont accès à d'énormes ressources leur permettant de faire de la recherche dans les archives et les bibliothèques du monde entier, d'autres sont

accablés de tâches d'enseignement et de responsabilités administratives démesurées et n'ont accès à aucun fonds de recherche important.

La pratique de l'histoire globale dans votre pays semble marquée par les fortes inégalités financières entre les universités à l'échelle mondiale ? Qu'en pensez-vous ?

Ali Raza : Je crois que certains des éléments que j'ai déjà indiqués répondent à cette question. Je n'ai pas grand-chose à ajouter sur ce point, si ce n'est de souligner le fait que l'histoire globale est une sous-discipline profondément inégale qu'il n'est possible de pratiquer que dans les riches institutions occidentales (et, de manière prédominante, états-uniennes). Pour que l'histoire globale puisse s'accroître et devenir un véritable domaine de recherches et plus largement un sujet de préoccupation, elle est obligée de se pencher sur les inégalités et privilèges qui conditionnent sa production.

Sven Beckert : Comme je l'ai dit, on observe une diminution de l'intérêt pour la recherche historique en tant que telle ainsi que des inégalités croissantes parmi les historiens aux États-Unis. Dans l'ensemble toutefois, les États-Unis ont joué un rôle important dans le développement de l'histoire globale en tant que domaine, en partie pour des raisons intellectuelles et en partie en raison de la richesse de leurs institutions.

Barbara Silva : J'aimerais revenir sur ce qu'ont mentionné Ali et Sven, et développer le lien entre les inégalités et la pratique de l'histoire globale. Au-delà des questions relatives à la disponibilité de fonds et de temps de recherche, il me semble que les inégalités viennent de la compréhension même de ce qu'est – ou pourrait être – l'histoire globale, et de la forme qu'elle prend selon le point de vue. Ainsi par exemple, la recherche faisant le lien entre l'Amérique latine et l'Asie est considérée comme de l'histoire globale si elle est produite par un chercheur basé aux États-Unis ou en Europe (je n'utilise pas le terme « occidental » ici, car sinon l'Amérique latine serait considérée comme orientale, ce qui prêterait à confusion). Mais en travaillant depuis l'Amérique latine, l'une des régions d'étude, une telle recherche ne serait généralement pas considérée comme de l'histoire globale. Il faudrait y ajouter une perspective sur l'Europe ou les États-Unis, selon la période historique. Il semblerait incomplet d'étudier un processus latino-américain sans avoir un peu à l'esprit ce qui se passe aux États-Unis ou en Europe durant la période considérée. D'où la question : qu'est-ce donc que l'histoire globale lorsque les hypothèses de recherche sont formulées à partir du Tiers-monde ?

Ce que je veux dire, c'est que les inégalités peuvent s'expliquer en fonction de la situation du pays ou de la région, et c'est effectivement important, mais aussi très évident ; les inégalités peuvent aussi provenir de la notion

dynamique du « global ». Personne ne peut faire l'histoire de tout, pas même Stephen Hawking! Ainsi, l'histoire globale ne peut que constituer des fragments du global, ou une vision du global à partir de morceaux du monde. Ce que l'environnement académique ne considère pas comme évident sera très probablement considéré comme de l'histoire globale. D'une certaine manière, c'est comme avoir conscience de son « angle mort » : il y a quelque chose qu'on ne peut pas voir en raison de sa propre position, et si on se déplace, même légèrement, alors on peut le voir et toute une nouvelle perspective émerge. On peut illustrer ceci par l'image d'une vitre sans tain : d'un côté on voit son propre reflet, de l'autre on voit à travers le verre. Mais parce qu'on est ébloui par le reflet, cela signifie-t-il qu'il n'y a rien au-delà de celui-ci ? La vitre sans tain nous rappelle qu'il y a toujours plus que ce que l'on perçoit au premier abord. Il y a des similarités avec l'histoire globale, surtout si on la considère en opposition aux histoires nationales. En d'autres termes, peut-être que certaines inégalités commencent à s'estomper lorsque nous tentons de dépasser l'idée qu'il n'y a qu'un choix binaire entre voir de l'autre côté de la vitre et se voir soi-même ; la nation ou le « global ».

Quelles solutions suggérez-vous pour remédier aux inégalités (nouveaux partenariats institutionnels et éditoriaux,

établissement de réseaux de collaborations, politique de libre accès) ?

Sven Beckert : Pour que le projet d'histoire globale soit couronné de succès, il doit lui-même devenir global ; il doit permettre et encourager la participation de chercheurs des quatre coins du monde. S'il devient un projet euroaméricain, alors il ne sera en fait qu'une nouvelle façon, pour une petite minorité de l'humanité, d'expliquer le monde au monde, ce qui n'est pas tolérable. Nous devons au contraire commencer par reconnaître les multiples contributions d'importance à l'histoire globale provenant d'Afrique, de différentes parties d'Asie ainsi que d'Amérique latine. En ce qui concerne les questions sur lesquelles porte mon propre travail, à savoir l'histoire du capitalisme, les interventions les plus importantes viennent historiquement du Sud. Nous devons nous y relier et leur donner une visibilité dans notre propre travail. Et encore au-delà, nous devons intégrer dans les réseaux mondiaux tous les échanges sur les différents thèmes relevant de l'histoire globale. L'histoire globale doit être discutée à partir de perspectives variées. Dans le cadre de nos travaux à Harvard, nous nous sommes toujours efforcés de faire participer à nos débats des chercheurs du monde entier. Nous avons également créé un réseau mondial de chercheurs en histoire globale qui relie l'Inde, la Chine, le Sénégal, le Brésil, les Pays Bas et les

États-Unis¹⁷. Ce réseau organise de manière conjointe des discussions au niveau mondial (largement aidées par les nouvelles formes de communication numérique), des conférences et des échanges de doctorants. Nous avons même maintenant un réseau mondial de jeunes chercheurs en histoire globale. Dans la plupart des événements que nous mettons en place, la majorité des participants viennent du Sud. D'immenses inégalités persistent, bien entendu, mais c'est la seule chose en notre pouvoir qui puisse être entreprise pour développer l'histoire globale à l'échelle du monde. Nous devons prendre conscience du fait qu'un échange sur l'histoire globale dominé par des historiens provenant d'un nombre restreint de pays n'est tout simplement pas si intéressant, ni vraiment légitime non plus. Cela irait à l'encontre de ce que je considère comme les fondements mêmes de l'histoire globale.

Ali Raza : Je suis d'accord avec les propos de Sven. Les réseaux de collaborations interrégionaux et internationaux constituent une excellente manière de réfléchir aux moyens de dépasser ces inégalités. L'histoire en tant que discipline est encore très liée au modèle « un auteur individuel/une monographie individuelle ». Il existe très peu d'incitations institutionnelles ou associatives à travailler de manière collaborative entre les régions, les archives et les langues.

17 Il s'agit du Global History Network [<https://global-historynetwork.net/about-network>] (consulté en janvier 2022).

Le libre accès aux revues et archives digitalisées constitue une autre initiative indispensable. Car la plupart des institutions, qu'elles soient privées ou publiques, ne permettent pas un accès complet aux articles et ouvrages payants. Les régimes de visa sont également un enjeu, comme je l'ai déjà mentionné. La plupart des chercheurs n'ont même pas accès aux échanges en cours, sans parler d'y participer.

Elisabeth Dikizeko : Une manière de lutter contre ces inégalités serait de citer les recherches produites par les centres panafricains de production du savoir qui tentent de pallier les déséquilibres en ayant une approche fédératrice et d'accorder plus de place à la conception historiographique africaine de l'histoire globale dans les revues dédiées à ce champ d'études.

Comme le souligne Sven, la question de la visibilité se pose toutefois. Il reste en effet difficile pour les centres de recherche africains d'engager une collaboration globale, d'une part en raison des inégalités qui structurent la production de la recherche et, d'autre part, parce que le continent doit également atteindre une indépendance épistémologique. Décoloniser le savoir demeure un préalable pour opérer des relations et des échanges scientifiques plus égalitaires.

Barbara Silva : Si nous acceptons la nature dynamique du concept d'histoire globale, nous devrions insister sur l'idée que le global n'est pas déterminé par le nombre

de kilomètres séparant nos domaines de recherche, mais bien par les questions que nous posons. De la même manière, nous devrions être plus clairs quant au fait que le global n'implique pas toujours plus d'intégration, plus de connexions ou plus de cohérence. Au contraire, les inégalités font partie intégrante des questions posées au niveau global. Je pense que ce positionnement forme une attitude fondamentale pour commencer à travailler sur les inégalités.

À cet égard, comme l'ont souligné Ali et Sven, les partenariats pourraient constituer une très bonne approche dans le but d'atteindre cette dimension mondiale insaisissable. Ils peuvent donner forme à divers types de possibilités : réseaux, groupes d'étude, projets éditoriaux, recherches, etc. Il serait peut-être également intéressant d'envisager l'instauration de partenariats pour l'enseignement. La langue pourrait bien sûr constituer un problème à surmonter. Mais la technologie peut nous permettre d'y remédier. Oui, l'anglais est actuellement notre « lingua franca », et nous pourrions discuter des limites que cela implique pour l'histoire globale, puisque ces limites existent certainement. Mais nous n'allons pas résoudre ce problème à court terme et pourrions donc réfléchir à la manière dont les nouvelles générations pourraient avoir accès à l'histoire globale en étant globales, utilisant pour cela les technologies disponibles.

Focus

Les archives coloniales néerlandaises dans l'établissement d'histoires globales et locales

La VOC (Verenigde Oost-Indische Compagnie ou Compagnie hollandaise des Indes orientales) était de loin la plus grande des compagnies commerciales européennes actives en Asie au début de la période moderne. Durant près de deux siècles, VOC-Asie a été gérée sur place par des fonctionnaires locaux de la Compagnie, qui dirigeaient un grand nombre de factoreries réparties dans l'Océan Indien, y compris son siège à Batavia (aujourd'hui Jakarta) et jusqu'en Chine, à Taïwan et au Japon. L'incroyable histoire de la VOC représente une combinaison macabre de profits stupéfiants provenant de monopoles sur les épices asiatiques et d'extrême violence dans la mise en œuvre de ces monopoles.

Les activités de la VOC ont produit des archives massives de plus de 25 millions de pages qui reflètent l'engagement de grande ampleur de la part des fonctionnaires de la Compagnie vis-à-vis des sociétés locales qu'ils exploitaient, que ce soit en tant que véritables dirigeants coloniaux dans des endroits comme Java, les îles Moluques, Taïwan et le Sri Lanka, ou en tant que simples commerçants dans des empires puissants tels que la Chine Qing et l'Inde moghole. Le résultat, en termes d'archives, s'appuie ainsi

sur un vaste réseau d'informations ayant produit une quantité impressionnante de données sur les circonstances politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses dans plus d'une centaine de sociétés locales à travers l'Océan Indien. Les fonds d'archives les plus importants se trouvent à La Haye, Jakarta, Colombo, Chennai et Le Cap¹⁸.

L'essentiel de ces documents est rédigé dans une écriture et une langue que les personnes originaires des régions concernées ne sont pas en mesure de lire. Par conséquent, jusqu'à récemment, la plupart de ces documents néerlandais étaient principalement utilisés par des historiens hollandais, le plus souvent dans le cadre de programmes de recherche essentiellement néerlandais. Dans le même temps, un petit nombre de chercheurs internationaux – et parmi eux quelques-uns provenant d'Asie – ont habilement utilisé les archives de la VOC comme une fenêtre sur l'histoire régionale, par exemple celle du Bengale ou de Ceylan. Malgré ces études novatrices, les archives de la VOC sont restées largement sous-exploitées, les chercheurs s'intéressant majoritairement à l'histoire économique, au détriment du potentiel politique, social et culturel de ces archives. À la suite de la prise de conscience de ces lacunes, l'Université de Leyde et les Archives nationales de La Haye,

18 Voir [<http://databases.tanap.net/vocrecords/>] (consulté en janvier 2022), qui donne également des informations complémentaires sur le programme TANAP.

en coopération avec des partenaires d'Asie et d'Afrique du Sud, ont lancé en 2000 un vaste projet archivistique et académique appelé TANAP (*Towards an Age of New Partnership* : vers une ère de nouveaux partenariats). Ce projet visait principalement à renforcer les potentialités académiques en Asie et en Afrique du Sud, ainsi qu'à améliorer l'accès aux archives. Depuis 2000, plusieurs projets ont vu le jour – TANAP (2000-2007), ENCOMPASS (2006-2012) et COSMOPOLIS (2012-) – au travers desquels plus de 150 étudiants d'Asie et d'Afrique du Sud, de différents niveaux, ont été formés à l'utilisation des archives coloniales néerlandaises, y compris, par la suite, des archives coloniales tardives concernant principalement l'Indonésie¹⁹. Les anciens élèves de ces programmes occupent désormais des postes pérennes dans les meilleures universités et dans les archives les plus importantes de leur pays d'origine et bien au-delà.

Un large éventail d'études basées sur les archives coloniales néerlandaises dénote des résultats de TANAP et des projets qui lui ont succédé, avec notamment plus de 60 thèses de doctorat, dont beaucoup sont maintenant

19 Parmi les institutions qui ont financé TANAP et les projets qui lui ont succédé figurent le ministère néerlandais de l'Éducation, de la culture et des sciences, le ministère néerlandais des Affaires étrangères, l'Organisation pour la recherche scientifique (NWO), les Archives nationales des Pays-Bas et l'Université de Leyde. L'actuel programme COSMOPOLIS est spécifiquement axé sur les débuts de l'époque moderne en Indonésie et soutient actuellement six doctorants.

publiées²⁰. De manière plus générale, ces recherches ont apporté à l'histoire coloniale néerlandaise une perspective beaucoup plus centrée sur l'Asie, avec par exemple des études économiques classiques sur des circuits commerciaux asiatiques jusque-là ignorés, des études sociales et culturelles comme celles sur la cour thaïlandaise ou sur la paysannerie sri lankaise, ou encore des études sur des processus de transformation à plus long terme tels que l'islamisation de l'est de Java ou la christianisation de Mindanao aux Philippines. Toutes ces études portent moins sur l'histoire coloniale néerlandaise que sur l'histoire régionale de l'Asie telle que perçue au travers des archives néerlandaises. Les études portant sur le système juridique mis en place par la VOC à Java, au Sri Lanka et au Kerala – jusque-là ignoré – constituent un autre exemple de cette tendance à comprendre l'histoire coloniale de l'intérieur. Ce système a donné lieu à un grand nombre d'affaires judiciaires dans lesquelles – en les lisant à contre-courant – la voix du « subalterne » local, bien que déformée par l'interprétation liée à l'interface néerlandaise, peut être entendue, et souvent de manière étonnamment forte et claire. Certaines de ces études font émerger des perspectives très intéressantes d'un point de vue comparatif

20 Voir les deux séries de livres : les monographies TANAP sur l'histoire des interactions entre l'Asie et l'Europe (TANAP Monographs on the History of Asian-European Interaction, Éditions Brill) et l'histoire coloniale et globale à travers les sources néerlandaises (Colonial and Global History through Dutch Sources, Leiden University Press).

et au niveau des connexions intra-asiatiques, notamment entre l'Asie du Sud et du Sud-Est, affaiblissant ainsi l'alignement encore dominant de l'histoire coloniale sur des lignes nationales. Quelques-unes de ces études régionales ont même fortement touché l'historiographie portant sur la métropole en interprétant les sources néerlandaises sur l'Asie non pas à contre-courant mais bien dans le sens des textes, afin de dévoiler l'élaboration d'un discours orientaliste néerlandais, affectant ainsi l'identité néerlandaise elle-même²¹.

En ce qui concerne les archives, la plupart des archives de la VOC à La Haye et à Chennai ont été numérisées et sont disponibles en ligne partout dans le monde. Grâce à divers instruments de recherche et à un très bon inventaire, les archives de la VOC sont désormais accessibles depuis presque n'importe quel bureau dans le monde. Elles deviennent encore plus accessibles grâce aux nouvelles technologies qui permettent de transcrire des documents manuscrits ou qui pourraient aider à dépouiller des archives encore très volumineuses²². Avec un accès généralisé

21 Pour ne citer que deux études récentes exemplaires : Manjusha Kuruppath, *Staging Asia: The Dutch East India Company and the Amsterdam Theatre*, Leiden, Leiden University Press, 2016 et Nadeera Rupesinghe, *Navigating Pluralities: Lawmaking in Colonial Sri Lanka*, Leiden, Leiden University Press, 2022. Pour une perspective intra-asiatique, voir par exemple Mahmood Kooria, Sanne Ravensbergen (dir.), *Islamic Law in the Indian Ocean World: Texts, Ideas and Practices*, London, Routledge, 2021.

22 [<https://globalise.huygens.knaw.nl/>] (consulté en janvier 2022).

et un réseau mondial d'anciens étudiants, la formation initiale de Leyde est devenue quelque peu superflue, car l'accent est toujours plus mis sur la collaboration avec des centres de recherche existants et nouveaux dans la région afin de continuer à travailler les archives néerlandaises de manière locale et à les « décoloniser²³ ». Leyde n'est plus que

la plaque tournante d'un réseau de centres d'étude en pleine expansion, qui utilisent les archives coloniales néerlandaises dans le cadre d'un domaine devenu moins colonial et plus global, moins néerlandais et plus local au niveau de l'Asie.

Jos Gommans
Université de Leyde

23 Pour plus d'informations sur l'actuel projet *Cosmos Malabaricus*, qui recherche une coopération étroite avec des institutions du Kerala (Inde) [<https://www.nationaalarchief.nl/archiveren/nieuws/cosmos-malabaricus-samenwerkingsprogramma-nederland-india-start-2021>] (consulté en janvier 2022).